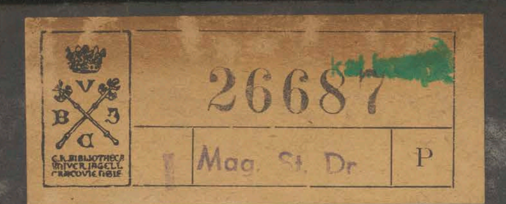

C.R. BIBLIOTHECA UNIVER. JAGELL. CRACOVIENSIS
26687
Mag. St. Dr
P

def.

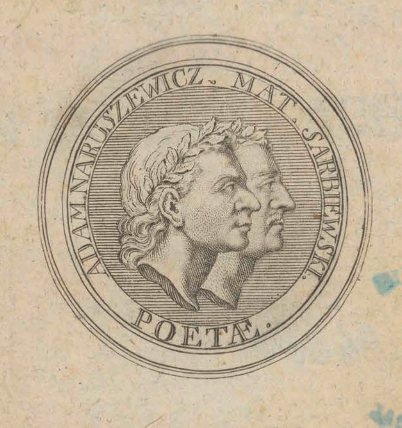


CASIMIR LE GRAND,

DRAME

DEDIE A SA MAJESTE
STANISLAS-AUGUSTE,
ROI DE POLOGNE;

Par M. Dubois *Conseiller de sa Majesté, Professeur & Bibliothécaire au Corps Royal des Cadets, de l'Académie des Sciences, Arts & Belles Lettres de Dijon & Correspondant de plusieurs Académies de France.*

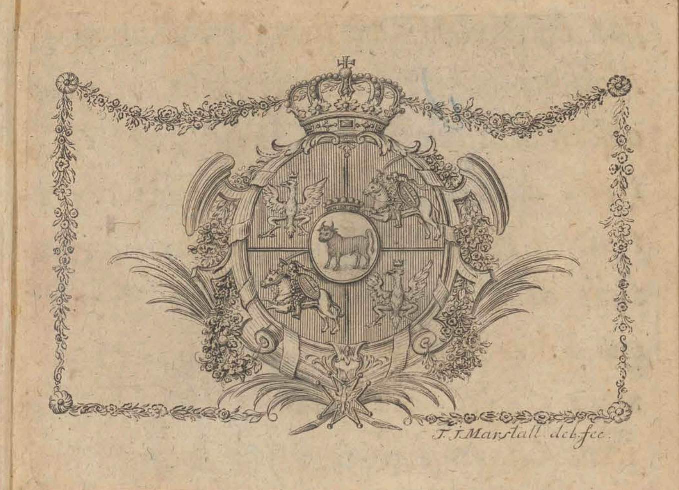


à VARSOVIE 1775.

Chez Michel Gröll Libraire du Roi à Marieville N. 19. à l'Enseigne des Poetes.

A SA MAJESTE

STANISLAS - AUGUSTE.



SIRE.

C'est un portrait que j'ai l'honneur d'offrir à Votre Majesté. Il n'y a sans doute ni éxactitude dans le dessin, ni pureté dans les contours. Les couleurs n'y sont peut-être

pas

pas diſtribuées avec tout l'art d'un grand Maître ; on n'y rencontre point ce clair-obſcur délicieux qui caractériſe tous les portraits du Peintre de Ferney : mais ce portrait eſt reſſemblant & c'eſt la qualité eſſentielle de ces ſortes de tableaux. J'eſpère que Votre Majeſté daignera en agréer l'hommage & qu'elle ne verra dans le Peintre qu'un jeune Citoyen encouragé par la haute protection dont elle ſe plait à honorer les ſciences & les Arts.

Je ſuis avec le plus profond reſpect.

Sire,

De Votre Majeſté,

Le très humble & très obéiſſant ſerviteur,

DUBOIS.

J'ai déja commencé à le mettre en éxécution. La premiére partie contiendra l'hiſtoire naturelle & la ſeconde l'hiſtoire des mœurs. J'eſpère que l'on daignera me ſeconder aſſez promptement, pour que je puiſſe faire paroitre le 1er. vol. l'année prochaine.



PESONNAGES

PERSONNAGES.

CASIMIR LE GRAND, *Roi de Pologne.*

HEDWIGE, *Fille du Landgrave de Hesse, Epouse de Casimir.*

ELEONORE, *Dame du Palais & confiden. d'Hedwige.*

OKRUTNOSKI, *Seigneur Polonois, du parti d'Hedwige.*

DOBROWSKI, *Confident de Casimir.*

THEODORE, *Confident d'Okrutnoski.*

LE GRAND MARECHAL, (Fredro.

LE VICE-CHANCELIER, (

LE GRAND TRESORIER, (Bożydar.

AUTRES MINISTRES & SENATEURS.

PLUSIEURS GENERAUX DE CASIMIR

PAISANS & PAISANNES.

La Scène est dans un village voisin de Cracovie, appartenant à Okrutnoski.

CASIMIR



PREFACE.



L'Etude de l'hiſtoire de Pologne eſt ſi négligée en Europe que, depuis le *Wenceſlas* de *Rotrou*, je ne connois aucun ouvrage dramatique qui en ait été tiré. Cependant il n'en eſt peut-être point, ſi l'on excepte l'hiſtoire Grecque & Romaine, où l'on trouve plus de traits dignes du théâtre. La conſtitution Républicaine du Royaume de Pologne, qui rappelle ſi ſouvent celle de l'ancienne Rome, la noble fièrté de ſes habitans, leur valeur toujours excitée par le patriotiſme, la ſituation de leur païs, tout annonce qu'ils ont dû produire de grands hommes.

Que de beaux Drames les annales de Pologne auroient pû fournir, si les *Jagellons*, les *Zamoyski*, les *Chodkiewicz*, étoient plus connus ! D'où peut donc venir une négligence qui paroît si universelle ? De l'espèce d'indifférence que les Polonois ont eue jusqu'à présent pour les Sciences & les Arts. Il ne suffit pas à une Nation qui désire d'être connue, de faire des prodiges de valeur, de donner le jour à des *Brutus* & à des *Cicérons*, il lui faut encor des historiens. a Pologne en a manqué jusqu'à présent, ou ceux qu'elle a eus n'étoient pas assez éclairés pour mériter ce titre.

Il est besoin, pour bien écrire l'histoire, d'une grande sagacité, d'un goût sûr, d'une philosophie dépouillée de tous préjugés, d'une littérature nourrie par l'étude des Anciens & des Modernes. Ce n'est pas assez de décrire des combats & des siéges dont, aprés la description la plus détaillée, on se fait à peine une idée juste (& encor cette idée est-elle absolument inutile pour les progrès de la raison & de l'esprit humain) ce n'est pas

aſſez d'être éxact dans les dates, précis dans la diction, on doit encor s'appliquer à faire connoître les mœurs de la Nation.

C'eſt là le but eſſentiel de l'hiſtoire, c'eſt peut-être le ſeul utile. Le ſtile doit être ſimple, ſans être négligé, les réfléxions courtes & naturelles & en cela on ne doit pas prendre M. Rollin ponr modèle. Son *hiſtoire ancienne* eſt faite pour être lûe par des Ecoliers, & le bon goût eſt bien éloigné d'y trouver ſon compte. Qui ſçait même ſi à la rigueur on ne feroit pas forcé d'en dire autant des hiſtoires générales & particulières que nous avons. J'en excepterai cependant *l'hiſtoire d'Angleterre* de M. *Hume*, *l'hiſtoire de Louis XI.* par M. *Duclos* & celle *de la Rivalité de la France & de l'Angleterre* par M. *Gaillard*. Mais je crois encor que, tout calcul fait, il en faudra revenir à l'*Eſſai ſur l'hiſtoire générale* de M. *de Voltaire*. Ce ſera toujours aux yeux des gens ſenſés un modèle pour écrire l'hiſtoire & la Poſtérité, plus juſte que nous, dira peut-être encor davantage.

Feu M. *de Solignac*, Secrétaire de la

Société Royale de Nancy, dont la mémoire sera toujours chère à la Patrie, excité & guidé par le *Philosophe bienfaisant*, commença une histoire de Pologne, dont il a donné cinq volumes qui font désirer la fin de l'ouvrage. Je me propose de continuer cette histoire & de la conduire jusqu'au règne actuel.

C'est dans le livre de M. *de Solignac* que j'ai puisé l'idée du Drame de *Casimir le Grand*. La lecture de ce petit ouvrage démontrera clairement qu'en le faisant imprimer je n'ai pas consulté mon amour propre. Ainsi je supplie le Lecteur de n'établir aucune comparaison entre ce Drame & quelque autre production théâtrale que ce soit. Il y auroit pour moi trop de désavantage.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne me serois jamais déterminé à publier ce Drame commencé le 12. Juillet & fini d'imprimer le 1 du mois d'Août, sans des raisons qui m'attireront sans doute les regards de l'indulgence. Je dois en rendre compte, si je veux qu'on excuse ma témérité.



CASIMIR LE GRAND,

DRAME

ACTE I.

SCENE I.

HEDWIGE, ELEONORE

ELEONORE.



PRinceſſe, rien ne peut donc vous engager à oublier vos chagrins, rien ne peut vous détourner un inſtant de ce qui vous

afflige ? L' éclat du trône où vous êtes aſſiſe, devroit vous ſuffire aujourdhui. Abandonnez les ſentimens de l' Amour à ces ames foiblement conſtituées, à ces coeurs timides, incapables de ſupporter un ſentiment plus énergique. Que vous importe le cœur de Caſimir? Vous avez ſa main, c' eſt aſſez pour votre gloire.

HEDWIGE.

Tu ne m' as pas pénétrée, ma chére Eléonore; l' Amour eſt un ſentiment qui m' eſt étranger; je ne le connus jamais, faſſe le ciel que je l' ignore toujours! mais mon Epoux, mon indigne Epoux oſe deſcendre du trône, ne rougit point de s' enchaîner comme un eſclave au char d' une autre femme que moi. Je le vois lui prodiguer des reſpects & des ſoins qui ſembleroient n' être faits que pour moi. Ma préſence

ſence l'inquiete, mes demandes l' importunent : on diroit qu' il n' aime pas à reſpirer le même air que moi, tandis qu' il ne chérit que Mathilde, qu' il voit tout en Mathilde, que ſans Mathilde, l'vnivers ne ſeroit rien pour lui. Et tu ne véux pas que je m' afflige.

E L E O N O R E.

Votre affliction, Madame, eſt ſans doute raiſonnable. Mais ne chargez vous pas un peu le tableau des déſordres de Caſimir ? Votre imagination ardente n' eſt elle point aidée par la jalouſie? n' eſt ce pas à la lueur de ſon flambeau que vous peignez l' amour du Roi pour Mathilde & l' éloignement qu' il a pour vous? Vous le ſçavez, Madame, j' ai toujours eu l' attachement le plus inviolable pour votre perſonne, & je vous le dirai avec toute la ſincérité que je crois de-

voir à ma Maîtresse, je n'ai pas vû les choses comme vous. Casimir, il est vrai, paroit dévoué à Mathilde, mais Mathilde autorise ce dévouement par la douceur de son caractére, par l'éclat de ses vertus & le charme de ses talens. On diroit peut être qu'il n'a pas pour vous les mêmes sentimens, si l'on ne connoissoit toute sa sensibilité. Mais les apparences sont trompeuses, Madame. Croyez que le Roi vous est attaché; ne taxez pas son air froid d'insensibilité et....

HEDWIGE.

Perfide, en voulant fermer la plaie de mon cœur, tu fais la blessure plus profonde. Vne femme, indigne de porter ce nom, m'enléve le cœur d'un Epoux, & tu ne sçaurois tarir sur ses louanges? A't'entendre beauté, vertu, talens, tout en elle est au plus haut degré de perfection; la nature &

l'art

l'art ſe ſont accordés pour en faire une femme accomplie. Qu' elle paroiſſe donc cette femme, que l' éclat de ſes charmes vienne me couvrir de confuſion, que ſa vertu m' étonne, que ſes talens arrachent mon ſuffrage, & qu' aprés l' avoir vûe, il ne me reſte plus qu' à reprocher aux Dieux de ne m' avoir pas fait comme elle!

ELEONORE.

Calmez-vous, Madame, expliquez mieux mes intentions & connoiſſez mieux mes ſentimens pour vous. Mathilde eſt bien loin de vouloir vous enlever le cœur de Caſimir; elle ſçait trop bien ſon devoir, elle a trop de reſpect pour vous, pour oſer former de ſemblables prêtentions. Voilà ce que j'ai déſiré & ce que je déſire encor de vous perſuader. Devois je craindre aprés cela de faire l'éloge de ſa vertu & de ſa beauté devant

une Princeſſe belle & vertueuſe ? Quoi ! les Méchans auroient - ils ſur les bons le privilége d' aimer à entendre louer leurs ſemblables ?

HEDWIGE.

Dis plutôt, Eléonore, que tu ne ſçaurois t' imaginer comment on peut pouſſer á ce point l' inſolence & la témérité ; dis plutôt que Mathilde a ſçû ſe maſquer à tes yeux, que tu ne connois pas l' étendue de ſes prétentions, la noirceur de ſon ame, la fauſſeté de ſes diſcours. C' eſt un ſerpent orgueilleux et méchant qui ne ſe décide à ramper ſous l' herbe, à s' y replier en mille & mille ſinuoſités que pour diſtiller plus ſûrement ſon venin. Ne crois pas que la paſſion m' inſpire ; non, mon ame eſt tranquille. Mais je veux te convaincre ; or-

donne

donne à Mathilde de venir me trouver aujourd'hui, & tu sçauras si je m' aveugle.

ELEONORE,

Je suis persuadée. Madame, de votre sagacité, de la tranquillité de votre ame, mais j'aime à croire que Mathilde vous détrompera elle même & qu' enfin vous serez convaincue de toute son innocence.

HEDWIGE.

On pourroit peut-être avoir moins d'opiniâtreté & plus de déférence pour les sentimens d'une Reine: mais enfin je suppose que j'aie tort, que je me sois trompée, aurois-je lieu pous cela d' être plur sûre de l' attachement du Roi?

ELEONORE.

Jl paroit qu' aprés cela, Madame, il ne vous resteroit plus rien à souhaiter.

HEDWIGE

HEDWIGE.

Jgnores-tu donc, Eléonore, tout ce que peut éxiger une Epouſe d' un Epoux qui la chérit ? Ie doit ne reſpirer que pour elle, n' agir que ſelon ſes volontés. Tous ſes plaiſirs, tous ſes chagrins doivent l'avoir pour objet. Donne-t-il une fete ? C' eſt uniquement pour lui plaire. Eléve-t-il des Edifices ? Embellit il ſes jardins; Aime-t-il les arts, les talents? C' eſt encor pour lui plaire. Eſt-il Roi ? Son Epouſe porte le ſceptre, d' elle ſeule dépend la deſtinée du Royaume; elle ſeule fait & abroge les loix, place ou déplace les ſujets, les diſtingue ou les laiſſe dans la foule. Alors le Roi ne poſſéde une couronne que pour la céder à ce qu' il aime & lui donner une preuve authentique de ſon amour. Mais, helas! Que je ſuis encor éloignée d' être cette épouſe chérie!

rie ! Que de choſes reſteroient encor à faire à Caſimir pour me le perſuader ! lui qui entreprend tout, conduit tout, régle tout ſans ma participation ; lui qui craindroit de s' en rapporter à mon diſcernement pour la loi ou le decret les moins importans ; lui qui ſe réjouit avec ſes amis, ſans m' admettre à ces aſſembleés, où il s' entretient, dit-il, du bonheur de ſon peuple ; lui qui refuſe ce qui eſt néceſſaire à ma parure ou à mes plaiſirs, & répand l' or à pleines mains ſur les plus petits de ſes ſujets ; lui qui encor aujourdhui raſſemble les païſans d' alentour, leur donne une fête pompeuſe, ſe plaît à reſpirer l' encens épais de leurs louanges groſſiéres & veut, à quelque prix que ce ſoit, être appellé bon, grand & libéral. Veux-tu donc, Eléonore, veux-tu donc, d'aprés ces détails déſeſperans, que je croye à ſon attachement pour moi?

ELEONORE.

Si le Roi ne vous confie pas le ſoin de l' Etat, ce n' eſt pas, Madame, qu' il ſe défie de vos lumiéres; mais il veut vous épargner des ſoins & des travaux dont la ſéche utilité eſt toujours d' un trés grand poids à notre sèxe, &...

HEDWIGE.

A merveille, Eléonore, c' eſt excuſer le Roi, comme ne ſçauroit le faire le plus fou de ſes partiſans, Eh! quoi, j' ai toujours crû trouver en vous l' amie la plus vraie, la plus zêlée & la plus conſtante, & vous trompez mes eſpérances! A qui faudra t-il donc me fier déſormais?

ELEONORE.

Vous ne connoiſſez donc pas, Madame..... mais j' apperçois le Sénateur Okrutnoſki.

HEDWIGE

HEDWIGE.

Laisse moi, j' ai besoin d' être seule avec lui.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

SCENE II.

HEDWIGE, OKRUTNOSKI.

HEDWIGE.

Eh bien, Okrutnoski, êtes-vous content de vous même? Vos réfléxions ont-elles été heureuses? Qu' avez-vous décidé? Que vous a suggéré l' Amour de la Patrie?

OKRUTNOSKI.

Je puis enfin, Madame, vous rendre compte de mes desseins. En vous les confiant, je ne fais que rendre hommage à la premiére & à la plus vraie des Citoyennes. Je n' avois pas besoin d' un nouveau motif pour désirer l' abbaissement de Casimir. Le

Ciel

Ciel me l' offre anjourdhui, jugez de mon empreſſement à ſatisfaire mon deſir. Oui, Madame, ſi vous ajoûtez à la fête qu' il donne à mes païſans & à leurs voiſins, à l' eſpéce de coquetterie indigne de ſon rang qu' il emploie pour leur plaire, ſi vous ajoutez, dis-je, l' injuſtice à tout cela, vous aurez une idée de ce que ce grand jour doit produire.

HEDWIGE.

Vous me raviſſez, mon cher Okrutnoſki. Seroit il bien poſſible que le Roi ajoûtât l' injuſtice au ridicule? Si cela eſt, je ne doute pas un inſtant du ſuccés. Le ridicule ſeul eût pû lui donner quelques partiſans, mais avec l' injuſtice il riſque de ſe trouver ſeul contre tous.

OKRUTNOSKI.

Ce que c' eſt qu' une belle ame! comme

vous

vous vous plaiſez à excuſer votre Fpoux! Vous oſez donner le nom de ridicule au plus affreux de tous les crimes, ou plutôt à une complication de crimes! Quoi! un Roi qui poſséde une Epouſe digne du trône par ſon ſang, ſes charmes & ſa vertu, qui devroit à chaque inſtant du jour remercier la Divinité d' un hymen auſſi heureux, qui devroit ne négliger aucune occaſion de lui plaire, de la ſurprendre agréablement par des fêtes nouvelles, des préſens, des attentions capables, ſinon d' augmenter, du moins d' entretenir l' amour le plus utile & le plus ſensé; ce Roi paſſe ſon temps à imaginer les moyens de captiver la plus groſſiére partie de la Nation, à rejouir des païſans! Ces païſans, qui ſont à ſi juſte titre les eſclaves de la Nobleſſe, à qui la nature & le devoir ſemblent défendre de penſer,

ſe

ſe trouvent à côté du maître de leurs maîtres, s'accoutument à les voir ſans trembler. Alors la familiarité du Roi jette dans leur cœur un germe de raiſon qui peu à peu ſe développera & produira ſans doute les fruits les plus funeſtes de la rébellion.

HEDWIGE.

Que je me plais à vous entendre! Votre éloquence ſimple & perſuaſive, votre amour pour la Patrie, tout annonce en vous l'oracle de la vérité. Ah! Que cette Patrie ſeroit heureuſe, ſi elle avoit dans ſon ſein plus de Citoyens qui vous reſſemblâſſent!

OKRUTNOSKI.

Dés qu' on a pû ſe faire un tableau de tous les délordres de Caſimir, de ſon attachement pour Mathilde, de ſon opiniâtreté à vouloir rabbaiſſer les grands, on eſt bientôt inſpiré pour venger la Patrie outragée. Oui,

Ma-

Madame, c' eſt votre cauſe que je défend. en même temps que la mienne. Je veux montrer dans peu à ce Roi aveuglé tout le pouvoir des ſentimens patriotiques. J' ai cent moyens pour favoriſer mes projets.

HEDWIGE.

Hâtez-vous donc, mon cher Okrutnoſki, de me les faire connoître.

OKRUTNOSKI.

Il eſt d' abord de notre intérêt de l' entretenir dans une douce ſécurité. Je ſçais par des émiſſaires fidéles & ſûrs que les ennemis ne ſont pas éloignés. Ils viendront l' attaquer au dépourvû; alors ſa défaite eſt certaine. D' un autre côté le fils du Roi de Hongrie, Louis, que Caſimir a deſigné pour ſon ſucceſſeur, s' eſt déjà fait dans le Royaume un grand nombre de partiſans & il ne lui faudroit que la moindre action d' éclat

pour

pour le placer à côté de vous ſur le trône, d'où l'on précipiteroit facilement Caſimir. De plus, il a convoqué une Diéte à laquelle il prétend propoſer de nouvelles loix toutes oppoſées à l' ancienne législation. Mon devoir m' appelle à cette aſſemblée, je com battrai ſes idées ou plutôt ſes volontés, & l'attachement qu'on a pour les uſages anciens, me donnera ſans doute beaucoup d' imitateurs. Alors je ne négligerai rien, je parlerai, j' agirai, je mettrai tout en feu, je formerai confédération ſur confédération, j' ameûterai le peuple, aprés avoir perſuadé les Grands, & vous ſerez vengée, Madame.

HEDWIGE.

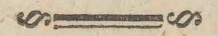
Que l' avenir a de charmes pour moi! Que le temps va me paroître long! Mais n' importe, Okrutnoſki, n' importe, je vous

ſe-

ſeconderai de toute ma puiſſance. Je veux même aujourdhui feindre d'être ſatisfaite, pour augmenter, s'il eſt poſſible, cette lâche tranquillité dont mon Epoux aime à jouir,

OKRUTNOSKI.

On ne peut mieux penſer, Madame. De mon côté, pour l'occuper davantage, j'ai imaginé de le rendre juge d'une querelle entre moi & l'un de mes païſans. Je défendrai ma cauſe, je ne manquerai pas de la perdre, mais autant d'ajoûté à ma haine. J'entends du bruit... C'eſt ſans doute la fête qui s'avance... Oui... Je ne me trompe pas... Je me retire, de peur qu'il ne nous ſoupçonne & je reparoîtrai bientôt.



SCENE III.

CASIMIR, HEDWIGE. COURTISANS DE LA SUITE DE CASIMIR, PAISANS ET PAISANNES, JOUEURS D'INSTRUMENS.

CHOEUR DE PAISANS.

Vive Casimir, notre bon Roi Casimir!

CASIMIR.

Oui, mes amis, puissè-je vivre assez long-temps pour vous voir encor plus heureux! (*appercevant la Reine*) Mais voilà votre Reine; allons, mes enfans, offrez lui vos hommages, & remerciez la de ce qu' elle veut bien embellir la fête par sa présence. (*Ici les Païsans & Païsannes forment des danses à la mode du païs, & mettent aux pieds de la Reine des couronnes & des guirlandes de fleurs.*)

UNE JEUNE PAISANNE
(*s' approchant de la Reine & lui presentant une Rose.*)

Madame, lorsque j'ai choisi cette Rose parmi cent de ses sœurs que le zéphir a fait éclorre ce matin, j'étois sans doute determinée par la ressemblance que j'appercevois, entre votre Majesté & cette fleur. C'est à bon droit que vous portez toutes deux le superbe titre de Reine, & l'éclat de vos vertus est encor bien audessus du parfum & des vives couleurs de la Rose. Mais lorsque je suis choisie parmi cent de mes compagnes pour vous l'offrir, je ne sçais trop comment justifier leur choix; à moins que je ne dise qu'elles ont jetté les yeux sur moi, parceque la timidité jointe à peu d'expérience, l'embarras de trouver des expressions, marquent mieux la reconnoissance & le respect.

HEDWIGE.

(froidement.)

Je suis... sensible...

CASIMIR.

(Bas à Hedwige) Un petit mot d'amitié rendroit votre réponse plus agréable à ces jeunes païsannes. Il en coûte si peu aux Grands pour se faire aimer! Par combien de contraintes ils s'attirent la haine de leurs vassaux! *(haut aux Païsans)* Fort bien, mes jeunes enfans, fort bien, mes amis, votre Reine est satisfaite, elle veut récompenser votre zéle. *(bas à la Reine)* Il faut leur donner quelques pièces d'or. *(aux Païsans)* Tenez, mes amis, bûvez à la santé de votre Reine.

CHOEUR DE PAISANS.

Vive notre Reine & son cher Epoux Casimir, notre bon Roi Casimir!

CASIMIR

CASIMIR

(à part, ravi de joie.)

C' est donc à un si bas prix que l' on achète le cœur de ses sujets! Ah, Terre, entr'ouvre toi, vomis ce vil métal aprés le quel on soupire, que je puisse le sémer à pleines mains! Qu' il est doux de semer de l'or & de moissonner de la reconnoissance!

CHOEUR DE PAISANS.

Vive &c. *(les danses continuent.)*

****

SCENE IV.

LES MEMES, OKRUTNOSKI.

OKRUTNOSKI,

(Fesant signe aux Paisans d'interrompre la fete & se jettant aux genoux de Casimir.

Sire, je viens vous demander justice.

CASIMIR.

Relevez-vous, Okrutnoski, est-il besoin

de

de ſupplications pour l' obtenir? Je dois la juſtice à mon peuple ; & ce n' eſt point à genoux qu'un créancier fait des demandes à ſon débiteur.

OKRUTNOSKI.

Mais, Sire, c' eſt contre un Païſan &...

CASIMIR.

Eh bien! Qu' importe? Le bandeau de la juſtice ne lui permet pas de diſtinguer les conditions. Fût ce contre moi-même que vous vînſſiez porter des plaintes, je ceſſerois alors d' étre homme pour ne plus ſonger qu' aux devoirs d' un Roi.

HEDWIGE.

(*avec contrainte*)

Seigneur, ces ſentimens font connoître la grandeur de votre ame; mais le Sénateur Okrutnoſki ne vous feſoit ſans doute remarquer qu' il avoit à ſe plaindre d' un Païſan,

ſan, que parcequ'il connoit vos bontés extraordinaires pour cette partie de votre peuple.

CASIMIR.

Oui, Madame, je chéris cette partie de mon peuple, ou plutôt ces Citoyens ſont les ſeuls que je regarde comme mon peuple. Oui, je ſuis le *Roi des Païſans*, Madame. Tous les Grands qui m'environnent, ſont moins mes ſujets que mes fréres, qui doivent concourir avec moi, au bonheur de mon peuple. C'eſt ce peuple qui nous nourrit. On oſe quelquefois à peine lui accorder les priviléges de l'humanité, on eſt ſourd à la voix de la nature, on ne voit que ſa groſſiéreté apparente; & cependant nous éxiſtons, parceque ce vieillard blanchi par les années a des calus à ſes mains groſſiéres, parceque ſa fille ne connoit point les reſſources de

l'art,

l'art, ne craint point de ſe hâler le teint & de ſupporter le poids de la chaleur ou la rigueur du froid. Mais je m'abandonne aux effuſions de mon cœur & j'oublie, qu'Okrutnoſki a une plainte à me faire, d'un de ces Citoyens. Parlez, mon cher Okrutnoſki, ne croyez pas que je me laiſſe aveugler, ne prenez pas mes ſentimens pour l'enthouſiaſme de ceux, qui ne parlent continuellement de la campagne & de ſes habitans, que par eſprit de ſyſtême. Non, je parle en pére qui chérit ſes enfans, qui, à la vérité, aime mieux avoir à les récompenſer, qu'à les punir, mais qui jamais ne laiſſe le crime impuni.

OKRUTNOSKI.

Sire, de temps immémorial le village où votre Majeſté eſt actuellement, appartient à notre famille. Tous ſes habitans ſont nos ſclaves & nous avons droit de diſpoſer d'eux.

CASIMIR.

(*Bas à Okrutnoſki*) Eſclaves! & qui vous l'a donné ce droit? mais n'importe, continuez.

OKRUTNOSKI.

Ce païſan que vous voyez, qui a toujours eu à ſe louer de mes bontés, a une fille unique, & c'eſt cette jeune perſonne qui vient d'être préſentée à la Reine au nom de ſes compagnes. J'ai voulu l'emmener dans mon palais où elle m'étoit néceſſaire. Avant que je n'eûſſe notifié mes intentions à ſon pére, il avoit dejà diſpoſé de ſa main, en faveur de ce jeune Païſan qu'elle s'étoit aviſée d'aimer ſans mon conſentement. J'ai droit d'éxiger que ſon pére me la cède aujourdhui, il reſiſte à mes volontés; voilà ma plainte, Sire, rendez moi, juſtice.

CASIMIR.

CASIMIR.

(Le regardant avec une noble fierté.)

Je vous humilierois trop, ſi je vous la rendois.

LES TROIS PAISANS,

(Se jettant aux genoux de Caſimir.)

Sire....

CASIMIR.

Point de remerciemens, ni de repréſentations, ne donnez point à Okrutnoſki la ſatisfaction de jouir de votre embarras pour vous exprimer. Père, vous avez uſé du droit de la nature, j'achéve de lui donner ſon entière valeur en mariant votre fille, comme vous le déſirez. Mais ſongez bien que des remerciemens me ſembleroient, un affront. Ce n'eſt point une grace, c'eſt la juſtice que je vous accorde.

CHOEUR

CHOEUR DE PAISANS.

Vive Caſimir, notre bon Roi Caſimir!

CASIMIR.

Mes amis, vous êtes les vaſſaux du ſeigneur Okrutnoſki. Moins riches que lui, vous devez lui être ſoumis. Tel eſt l'ordre mis dans le monde par la Divinité. Ainſi ayez à lui obéir aveuglément en tout ce qui ne ſera contraire, ni à la nature, ni à la religion, parceque, ſi les pauvres ont droit à la juſtice lorſqu'ils ſont opprimés, on doit les punir plus ſévérement, lorſqu'ils s'oublient au point de manquer à leurs maîtres.

SCENE V.

LES MEMES, DOBROWSKI.

DOBROWSKI.

Sire, l'émiſſaire que j'avois envoyé par

votre

votre ordre, vient de me raporter que déjà les Tartares on paſſé les frontiéres. Ils ſont preſqu'au bord de la Viſtule & leur deſſein eſt de ſe précipiter vers Cracovie pour la ſoumettre & la piller.

CASIMIR.

Il ſuffit. Ni leurs deſſeins, ni leurs forces ne m'étonnent. Je ſçaurai les prévenir. (*aux Païſans*) Mes enfans, interrompons la fête, il s'agit du ſalut de la Patrie.

CHOEUR DE PAISANS

(*Aux genoux du Roi.*)

Des armes, Sire, des armes; que nous puiſſions vous défendre!

DOBROWSKI.

Sire, j'ai déjà eu ſoin de prévenir les Chefs de vos troupes. Auſſitôt ils ont donné l'ordre & peut-être n'attendent ils plus que vous, pour marcher à l'ennemi.

CHOEUR

CHOEUR DE PAISANS.

Des armes, Sire, des armes, que nous augmentions le nombre de ces braves gens! Efpérez de notre zêle tous les efforts qu'un bon Roi doit attendre de fes fujets, lorfqu'il eft queftion de fa défenfe.

CASIMIR.

(Aux Païfans) Mes enfans, votre zêle m'eft d'un bon augure & j'en accepte les offres. *(à Dobrowfki)* Dobrowfki, qu'on leur fourniffe des armes. *(à la Reine)* Voyez, Madame, un peuple de païfans qu'on aime & qu'on eftime, devient bientôt un peuple de foldats. Tranquillifez-vous, je ne vous reverrai, je l'efpére, que pour vous offrir les lauriers que tant de braves Citoyens m'auront aidé à cueillir.

FIN DU PREMIER ACTE.



CASIMIR LE GRAND,

DRAME

ACTE II.

SCENE I.

OKRUTNOSKI *ſeul.*

QUi l'eût crû ? Qui l'eût dit? Au milieu des plaiſirs, ſous l'apparence de la plus parfaite ſécurité, Caſimir ſongeoit à ſe

défendre ! Voilà peut-être une partie de mes projets anéantie ? Mais non, à quelles craintes osè - je m'abandonner ? Me ſied-il bien d'être inquiet un ſeul inſtant, quand j'ai la bonne cauſe, quand j'ai pris toutes les meſures néceſſaires pour la faire valoir? Elle triomphera ſans doute & j'aurai le plaiſir de voir à mes pieds le plus élevé & le plus grand de mes ennemis. Oui, Caſimir, Roi ſuperbe, qui n'eſt plus honoré que par l'encens d'un vulgaire groſſier, tu vas tomber du trône où tes Concitoyens t'ont placé. Ton terme eſt arrivé, ton imprudence t'y a conduit, tu n'as plus à choiſir qu'entre les fers des Tartares ; ou les poignards de ceux que tu crois tes amis. C'eſt à préſent qu'il faut lever le maſque dont tu ſçais ſi bien te couvrir, c'eſt à préſent que tu dois apprécier ces folies que tu

vou-

voudrois faire paſſer pour tes vertus. Tous ces vains titres de grand, de bon, de libéral, vont s'évanouir à tes yeux. Tu ſçauras enfin que tu t'es rendu indigne du ſceptre. Que ne puis-je te voir chargé de fers, expirant, au milieu de ce vil peuple à qui ſeul tu voulois plaire, devant qui tu as oſé m'humilier! Que ne puis je te voir embraſſer les genoux d'une Epouſe que tu ſembles dédaigner, parcequ'elle ne veut pas t'imiter! Que ne m'eſt-il poſſible de faire aſſeoir à ta place ce jeune héros que tu as déſigné pour ton ſucceſſeur, de lui faire lire dans les flots de ton ſang les devoirs d'un Souverain qui veut ſe faire aimer, les égards qu'il doit aux Grands de ſon Royaume, les....



SCENE

SCENE II.

OKRUTNOSKI, THEODORE.

OKRUTNOSKI.

Eh bien, cher Théodore, tout réussit-il au gré de nos désirs? Que viens-tu m'annoncer?

THEODORE.

Seigneur, vos soins sont inutiles, & Casimir vit encor.

OKRUTNOSKI.

Explique toi.

THEODORE.

Oui, Seigneur, ce n'est plus que du destin de cette journée, que vous devez attendre le succès de votre entreprise. Trzebaski, le Chef des troupes que vous avez fournies, qui avoit juré d'assassiner le Roi,

auprés duquel ſon rang l'appelloit dès que le combat ſeroit engagé, Trzebaſki n'a pas tenu ſa parole.

OKRUTNOSKI.

O Ciel!

THEODORE.

Bien plus, le Roi eſt inſtruit des deſſeins que vous aviez.

OKRUTNOSKI.

Comment? Pourſuis... Que je ſuis malheureux!

THEODORE.

Trzebaſki s'étoit propoſé d'éxécuter vos ordres, le combat s'eſt engagé, Caſimir d'un air aſſuré s'eſt avancé à la tête de ſes troupes, à qui il diſoit: *ſuivez moi, mes Enfans, ſauvons la Patrie.* Ce peu de mots prononcés avec cette noble douceur & ce zêle que vous lui connoiſſez, a bientôt pénétré

nétré tous les cœurs & les a réunis. Alors vous eûssiez vûs Généraux, Soldats, Païsans, combattre avec cet acharnement que le désespoir seul semble devoir inspirer, en répétant: *Vive Casimir, périssent les ennemis de la Patrie.* Le combat étoit des plus sanglans & les ennemis supérieurs en nombre paroissoient avoir le dessus. Trzebaski est atteint d'une flèche & tombe à côté du Roi; le Roi lui fait un rempart de son corps & renverse les Tartares qui vouloient achever de lui ôter la vie. Trzebaski est transporté hors de la mêlée, on visite ses plaies & Casimir apprend avec beaucoup de joie qu'elles ne sont pas mortelles. Aussitôt le blessé rassemble les forces que lui laissoit le coup qu'il avoit reçû & s' écrie dans l'enthousiasme de sa reconnoissance: " Sire, Sire, " ô le meilleur & le plus grand des Rois,

 " c'est

„ c'eſt un parricide que vous arrachez à la
„ mort. Oui, vous êtes mon père & je
„ ſuis cet enfant abominable qui avoit réſolu
„ de plonger un poignard dans le ſein pa-
„ ternel. Je dois cet aveu à vos bontés, je
„ ſuis ſatisfait. Ordonnez, vous trouverez
„ en moi le coupable & le vengeur du
„ crime. Je m'étois laiſſé perſuader par
„ le Sénateur Okrutnoſki, défiez vous de
„ lui, Sire, préſervez vous des pièges qu'il
„ ſçaura vous tendre, & je mourrai con-
„ tent." Le Roi a paru écouter ce diſcours
ſans émotion, a ordonné qu'on redoublât
de ſoins pour Trzebaſki, & a volé à la tête
de ſes troupes. Dans le moment même je
me ſuis échappé pour venir vous inſtruire
de tout, comme vous l'aviez ordonné. La
victoire étoit encor incertaine.

OKKUTNOSKI.

OKRUTNOSKI.

Incertaine! hélas! Ce n'eſt pas aſſez pour moi. Grand Dieu, me réſervois-tu donc à cet excès de honte & d'infortune?

THEODORE.

Ceſſez de vous inquiéter, ne déſeſpérez de rien. Je vous l'ai déjà dit, la victoire eſt fort incertaine & les ennemis ſont ſupérieurs en nombre. Que Caſimir ſoit vaincu, vous ne devez rien déſirer de plus. Alors le nombre de ſes ennemis augmentera, & vous aurez beaucoup de partiſans qui ſeconderont vos projets. Les Rois, vous le ſçavez, ne ſont pas exempts de la loi commune, la proſpérité leur donne une multitude d'amis qu'un inſtant d'infortune peut bientôt leur ôter.

OKRUTNOSKI.

Mais ce courage, cette affabilité, cette

ré-

réunion de cœurs, voilà ce qui me déconcerte & m'arrache toute eſpérance. Encor ſi Caſimir ne donnoit pas l'éxemple â ſes Soldats!



SCENE III.

HEDWIGE, OKRUTNOSKI, THEODORE.

HEDWIGE,

(accourant.)

Hàtez vous donc, mon cher Okrutnoſki, de m'apprendre ce qu'on vient de vous annoncer.... Vous ne dites mot... Vous paroiſſez triſte... Le Roi ſeroit-il vainqueur? Trzebaſki auroit-il été découvert?... Rompez donc ce fâcheux ſilence, parlez, expliquez vous.

OKRUTNOSKI.

OKRUTNOSKI.

Tout est perdu, Madame.

HEDWIGE.

Tout est perdu! Et c'est le brave Okrutnoski qui ose le dire!

OKRUTNOSKI.

Que me reste-t il à faire? L'ingrat, le perfide Tizebaiski a tout dit au Roi.

HEDWIGE.

Mais le Roi est il vainqueur?

OKRUTNOSKI.

Non, Madame, la victoire n'est pas décidée, mais il est à la tête de ses troupes & ses troupes combattent en répétant son nom.

THEODORE.

Mais, Madame, les ennemis sont supérieurs en nombre....

HEDWIGE.

Et vous désespérez, Okrutnoski! Seriez-vous assez lâche....

OKRUTNOSKI.

Vous ne connoiſſez pas, Madame, ce que peut un Roi, qui donne l'éxemple à ſes ſujets, en défendant la Patrie. Sa préſence vaut des milliers de Soldats.

HEDWIGE.

Eh bien, que Caſimir ſoit vainqueur (Cela me paroit aſſez impoſſible, ſon armée eſt trop peu nombreuſe & trop mal diſciplinée) mais je le veux pour un inſtant. En êtes-vous plus à plaindre ?

OKRUTNOSKI.

Faut il le demander, Madame? Qu'eſt-ce qu'un homme qui doit paſſer le reſte de ſes jours dans la honte & le déſeſpoir ?

HEDWIGE.

Que dites vous? Votre ſort ne me ſemble que plus glorieux. Le Roi mort avant la déciſion de l'affaire, vous pouviez à la

rigueur

rigueur porter le nom de traître; le Roi vainqueur, connoissant vos desseins, il vous reste, pour réparer vos malheurs & consacrer votre réputation, le titre de Chef de parti.

OKRUTNOSKI.

Triste consolation pour un homme humilié !

HEDWIGE.

Triste consolation! N'est ce donc rien à vos yeux que d'égaler les Rois, d'effrayer ses ennemis, d'avoir une volonté toujours respectée ? Détrompez vous, Okrutnoski, connoissez mieux ce que vous gagnez à la victoire de Casimir. Ce qui dans un homme ordinaire passe pour un forfait, devient souvent une belle action dans un Chef de parti. Qu'il soit fourbe, ingrat, parjure, impitoyable; si l'on ne peut péné-

trer ſes deſſeins, s'il ſçait plier ou s'élever ſelon les circonſtances, s'il ſçait en impoſer au vulgaire, c'eſt toujours un grand homme. L'excès des vertus ou des vices, tout eſt égal pour aſſurer ſa réputation. On le déteſtoit particulier, Chef il eſt adoré. Dès qu'il eſt armé pour troubler un état, un coup d'œil range tout ſous ſes loix & ſon premier ſuccès le rend invincible. Et vous n'êtes point touché d'un ſort auſſi glorieux ?

OKRUTNOSKI.

Le préſent eſt ſi fâcheux, Madame, que je ne puis me promettre un avenir auſſi flatteur. Comment voulez vous que j'eſpère de me voir craint & reſpecté d'un parti conſidérable, moi qu'on a humilié devant mes eſclaves, moi qui ne jouis pas ſeulement de la conſidération dûe à mon rang, moi qui ne ſuis eſtimé que du petit nombre de

per-

perſonnes ſenſées qui déteſtent Caſimir & vous ſont entiérement dévouées? Je ſens mieux que perſonne, la juſteſſe de vos raiſonnemens, je connois toute la fél'icité, que l'on goûte en ſe faiſant un grand nom, mais quand je rencontre des obſtacles invincibles, je n'en ſuis que plus malheureux. ;

HEDWIGE.

Des obſtacles? Et où ſont-ils ces obſtacles? Qui s'oppoſe à vos nobles deſſeins? Vous voulez arracher la Patrie d'entre les bras d'un homme, dont la petite ame ne fut jamais faite pour le trône, & vous craignez de trouver de l'oppoſition parmi les Citoyens? Vous craignez de n'être pas reſpecté en défendant leur cauſe? Vous voulez qu'on vous outrage, tandis que vou mériterez des ſtatues? Sont ce les Grands qui vous ſeront contraires? Votre injure

leur

leur eſt perſonnelle. Les ſimples Citoyens? Ils ſeront toujours du côté du plus fort, ou de celui qui ſe vantera hautement de ſes forces. Les Païſans? ont ils des volontés? Doit on les compter pour quelque choſe, lorſqu' il s'agit de l'Etat? Croyez vous donc aux ſermons de Caſimir? Belles diſpoſitions pour le combatre! Croyez moi, Okrutnoſki, quittez cette puſillanimité, qui vous rend méconnoiſſable à mes yeux, enviſagez le but que vous voulez atteindre, enyvrez vous de l'amour de la gloire, en un mot rendez vous digne de mes bontés & de celles du jeune Guerrier à qui vous devez faire paſſer le ſceptre de Caſimir.

OKRUTNOSKI.

Soyez perſuadée, Madame, de mon zêle pour vos intérêts. Vous m' éclairez ſur les miens, ſur ceux de la Patrie, que faut il de

plus

plus pour me décider? Oui, je vous obéirai, Madame, vous ne verrez plus en moi qu'un ami véritable, qui ne connoit pas le danger, lorſqu'il eſt beſoin de venger l'amitié outragée. Peut-être le Ciel nous ſera-t-il favorable, peut-être la défaite de Caſimir préviendra-t-elle l'effet de mon reſſentiment. Mais s'il revient vainqueur, je m'oppoſerai à ſes volontés pour une nouvelle législation & j'aurai cent prétextes pour un de lever l'étendard de la révolte,

HEDWIGE.

Ces diſpoſitions me plaiſent. Vous devenez à mes yeux le plus généreux des Citoyens. Mais ne perdez point à promettre un temps que vous employeriez plus fructueuſement à combiner vos projets.

OKRUTNOSKI.

Madame, attendez tout de mon zêle & de ma prudence.

xʃxʃxʃxʃxʃxʃxʃxʃxʃxxʃxʃxʃxʃxʃxʃxʃxʃxʃx

SCENE IV.

HEDWIGE *ſeule.*

Enfin j'ai décidé le timide Okrutnoſki. Il a promis, mais peut on s'aſſurer d'un cœur qui ſemble né pour trahir, qui aime à couvrir ſa lâcheté par de grands mots ſans être capable de grandes choſes? Cependant ſon ſecours m'eſt néceſſaire. J'ai beſoin d'un aſſaſſin pour établir mon autorité & je crois ne pouvoir mieux choiſir. Que j'ai de peine à me voir réduite à cette reſſource! Qu'il m'en coûte de diſſimuler! C'eſt toujours le parti du plus foible. L'amour de ſon peuple, tel eſt le bouclier que Caſimir oppoſe à mes coups. Dois-je eſpérer de le rendre inutile autrement que par la trahiſon? La chûte d'une tête auſſi chère

à l'Etat

à l'Etat peut ſeule courber les Citoyens ſous le joug. Mais lorſque je les aurai forcés à m'obéir, lorſqu'ils me craindront, me reſpecteront-ils, s'ils connoiſſent le bras vengeur qui leur enleve Caſimir? Je dois donc détourner les ſoupçons & perſonne ne convient mieux à mes projets qu'Okrutnoſki, je ne vois même que lui capable de les faire réuſſir; à moins que Caſimir ne ſoit vaincu & ne périſſe dans le combat. Puiſſe le Ciel me favoriſer aſſez pour cela! Ce ſeroit une trahiſon de moins & ma gloire n'en ſeroit point offenſée. Ce n'eſt pas en effet Caſimir que je déteſte, mais Caſimir qui a des égards pour une autre femme que pour moi, Caſimir qui m'oublie pour ſonger à des Païſans, Caſimir qui ne me donne aucune part au gouvernement. Enfin ſi c'eſt un crime de le faire mourir, on y reconnoîtra l'ouvrage de l'ambition & de la jalouſie.

SCENE V.

HEDWIGE, ELEONORE.

ELEONORE.

J'ai éxécuté vos ordres, Madame, mais il eſt impoſſible à Mathilde de ſe préſenter devant vous.

HEDWIGE.

Quoi! porteroit elle l'inſolence juſqu'à refuſer....

ELEONORE.

Non, Madame. Je l'ai trouvée pâle, défaite, abbatrue, la mort peinte dans les yeux. Apeine a t elle pû me dire: " Je me
„ rendrai aux ordres d'une Reine que je
„ reſpecte & que j'aime plus qu' elle ne
„ l'a jamais crû, ſitôt que ma ſanté pourra
„ me le permettre. " Je me ſuis informée

de

de ſes femmes, je les ai toutes vûes partager en pleurant la douleur de leur maîtreſſe. Elles ne ceſſoient de répéter : “ Qu'„ allons-nous devenir, hélas! ſi notre bon „ Roi eſt vaincu ? “ Peut-être l'indiſpoſition de Mathilde eſt elle l'effet d'une nouvelle auſſi fâcheuſe.

HEDWIGE.

Seroit-il bien poſſible ? (*à part*) Je ne me ſens pas de joie.

ELEONORE.

Le nombre de nos troupes eſt ſi petit & celui des Tartares ſi conſidérable que je n'en ſerois point étonnée.

HEDWIGE.

Enfin je triomphe, je ſuis au comble de mes déſirs. Voilà donc le fruit qu'il retire de ſon enthouſiaſme & de ſes fêtes ruſtiques, & de toutes ces petiteſſes qui feſoient

son unique occupation! Voilà ce qu'il appelloit travailler pour le bonheur des peuples! Qu'on est malheureux de penser qu'il faut se conduire sur le trône avec la bonhommie d'un Père de famille! Qu'on est malheureux d'ignorer les devoirs d'un Roi! Oui, ma chére Eléonore, je te l'ai toujours dit, un bon Roi doit perpétuellement s'occuper des moyens d'augmenter son pouvoir & sa dignité; il ne laisse d'agriculteurs qu'autant qu'il en faut pour nourrir ses sujets, & le reste des Citoyens est militaire. Alors il ne va pas s'amuser à réjouir des Païsans, à donner des prix aux plus laborieux, à les caresser en un mot. Son loisir est plus noble: il lève des troupes nombreuses, leur sert de Chef & de modèle dans le grand art de la guere & peut à chaque moment faire preuve de sa puissance.

ELEONORE.

ELEONORE.

Je puis me tromper, Madame, mais je voudrois encor des armées plus nombreuſes; je ſouhaiterois que nos campagnes ne fûſſent cultivées que par des Soldats.

HEDWIGE

(*vivement.*)

J'apperçois Dobrowſki...

****

SCENE VI.

HEDWIGE, ELEONORE, DOBROWSKI.

HEDWIGE

(*Courant au devant de Dobrowſki.*)

Dobrowſki, cela eſt-il bien vrai? Seroit-il poſſible?...

DOBROWSKI

(*eſſoufflé.*)

Oui, Madame... &... je venois... vous l'annoncer.

HEDWIGE.

Vous respirez à peine & malgré cela, vous n'avez pas l'air affligé? D'où peut donc venir....

DOBROWSKI.

Je croyois, Madame,... que... je ne pourrois jamais arriver.

HEDWIGE.

Comment?...

DOBROWSKI.

Mon cheval avoit peine à se faire jour à travers la foule du peuple qui m'environnoit sans cesse sur le chemin. Je n'entendois qu'un cri formé par mille voix réunies: *Casimir, Casimir. Il est vainqueur, mes enfans, il est vainqueur.*

HEDWIGE,

(d'un air froid & étonné.)

Il est vainqueur!

DOBROWSKI.

DOBROWSKI.

Oui, Madame. Auſſi tôt je voulois me hâter, mais hommes, femmes, enfans ſe jettoient à genoux, embraſſoient mon cheval, le baiſoient : " Béni ſoit le Dieu des Armées, s'écrioient-ils, Vive Caſimir! Vive celui qui nous apporte une auſſi bonne nouvelle!

HEDWIGE,

(avec contrainte.)

Fort bien (*à part*) Quel contretemps! Je ſuis déſeſpérée.

DOBROWSKI.

Il eſt étonnant que le Roi ait pû remporter la victoire.

HEDWIGE.

Cela eſt vrai.

DOBROWSKI.

Imaginez-vous, Madame, que les Tar-

tares

tares ont déjà à moitié paſſé la Viſtule, lorſque Caſimir paroît à leur vûe. Il s'arme de toute ſa prudence & de toute ſa fermeté & exhorte les ſiens à le ſuivre. Il diſpute le paſſage avec une activité prodigieuſe. Il eſt d'abord repouſſé, mais quelques mots d'encouragement qu'il laiſſe échapper, raniment entiérement ſes Soldats. Il en a fait de nouveaux hommes. Ce torrent de Brigands qui ſembloit vouloir inonder la Pologne, eſt forcé de ſe replier vers ſa ſource. Efforts, ou ruſes, tout leur devient inutile. Leur unique reſſource eſt dans la retraite qu'ils précipitent, de peur d'être pourſuivis. Mais Caſimir veut ſauver cette portion de ſes Etats ſans la défendre & laiſſe écouler ſans bruit & ſans obſtacles un torrent, dont il n'a plus rien à redouter. La victoire eſt à peine décidée que le Roi m'ordonne

donne de venir vous en rendre compte, Madame, & de le devancer. Je n'ai pû me rendre aussi promptement qu'il le désiroit. Il approche & vous fera connoître lui même tout ce qu'il m'avoit ordonné de vous dire.

SCENE VII.

CASIMIR.

(accompagné de ses Généraux,)

HEDWIGE, ELEONORE, DOBROWSKI.

CASIMIR.

(Offrant une couronne de laurier à la Reine.)

Mes espérances ont été remplies, Madame, la victoire est remportée. Daignez en accepter l'hommage.

HEDWIGE.

Il n'est point fait pour moi, Seigneur; vos mains ont cueilli ce laurier, il doit parer votre tête.

CASIMIR.

J'ai moins combattu pour la gloire, que pour ſauver la Patrie. C'eſt donc à la Patrie que je dois offrir mes efforts. Vous la repréſentez, Madame, vos qualités perſonnelles & le titre de Reine vous feſant aſſeoir au premier rang parmi les Citoyens.

HEDWIGE.

J'accepte avec reconnoiſſance un honneur auſſi grand, mais, Seigneur, ſi je repréſente la Patrie, c'eſt en ſon nom que j'oſe vous prier, de paroître à ſes yeux dans toute la pompe d'un triomphateur, de ſouffrir qu'elle ordonne votre triomphe & qu'elle en faſſe l'ornement.

CASIMIR.

Ah! Madame, mon triomphe eſt aſſez grand, ou plutôt, quel éclat feroit il poſſible d'y ajoûter? Dans le combat j'ai vû

com-

combien on m'étoit attaché, j'ai vû mon peuple s'élever en quelque ſorte au deſſus de lui même pour me ſeconder. Après la victoire j'ai entendu mon nom répété avec des tranſports de joie. Que puis je déſirer de plus, Madame? L'appareil du luxe peut-il ſatisfaire un cœur qui a déjà goûté le plaiſir d'être aimé? Faut-il des chars de triomphe, des eſclaves, des chaînes, à qui ne connoit point d'eſclaves, à qui déſireroit d'alléger pour chacun le joug de l'autorité? Puis-je employer l'or à de vaines magnificences, quand mon peuple s'eſt ſacrifié pour moi, quand l'ennemi, quoique vaincu, a déſolé nos campagnes? Vous êtes trop raiſonnable, Madame, pour éxiger de moi cette injuſtice. Si un incendie épargnoit votre Palais, après avoir brûlé dans ſa fureur tous ceux de vos voiſins, conſumeriez-vous en

réjouiſſances la même ſomme qui auroit ſuffi pour le rebâtir après ſa deſtruction?

HEDWIGE.

Daignez voir d'un autre œil ce que je me ſuis permis de vous propoſer. Je croyois par là vous témoigner ma reconnoiſſance & celle de la Patrie....

CASIMIR.

Depuis long-temps cette dette eſt acquittée, Madame, & je ſuis déjà trop payé de ce que mon hommage a pû vous flatter. Je ne déſire plus à préſent que le repos de la paix pour m'occuper uniquement du bonheur de l'Etat. La Diète doit bientôt s'ouvrir, je dois conſulter mes Miniſtres & leur propoſer mes doutes. Dobrowſki ayez ſoin de les faire avertir, que dans une heure ou deux, je veux avoir avec eux un entretien intéreſſant. (*Il ſort*)

HEDWIGE.

(*à part & le suivant.*)

O désespoir ! ô rage ! inspirez moi.

FIN DU SECOND ACTE.





CASIMIR LE GRAND,

DRAME

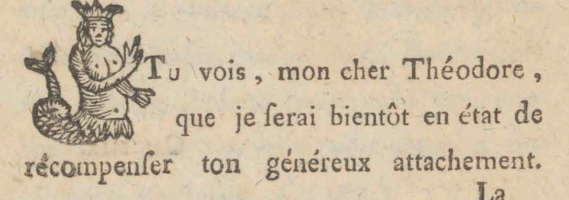
ACTE III.

Le théatre représente un sallon préparé pour le Conseil du Roi. Au milieu se voit une longue table couverte d'un tapis verd, autour de laquelle sont placés des siéges. Le trône de Casimir est au bout le plus élevé.

SCENE I.

OKRUTNOSKI, THEODORE.

OKRUTNOSKI.



Tu vois, mon cher Théodore, que je serai bientôt en état de récompenser ton généreux attachement.

La

La mort du Roi va m'élever & je ſuis ſûr de diſpoſer de tout, tant qu'Hedwige ſera ſur le trône.

THEODORE.

Je ne vous cacherai pas que, ſans un eſpoir auſſi flatteur, je ne me ſerois jamais déterminé à vous ſuivre dans une carrière auſſi périlleuſe.

OKRUTNOSKI.

Tu ne t'es point trompé, tu peux tout attendre de moi & cette journée, je l'eſpére, comblera tes déſirs en délivrant la Patrie d'un Roi ſi peu digne de la gouverner.

THEODORE.

L'heure du Conſeil, l'heure fatale approche, vos meſures ſont-elles bien priſes? Pouvez-vous en ſûreté éxécuter ce que vous avez promis à la Reine par le plus ſolemnel & le plus ſacré de tous les ſermens?

OKRUTNOSKI.

Sois tranquille, Théodore, tu peux le répéter à la Reine. Au même moment que le ſignal ſera donné, Caſimir tombera ſous mes coups. Mais qu'elle paroiſſe auſſitôt dans ce ſallon, comme nous en ſommes convenus. Sa préſence & ſes diſcours en imposeront alors à ceux qui s'y trouveront avec moi & elle pourra prendre des meſures plus certaines pour ſe faire reconnoître.

THEODORE.

Il ſuffit. Je crois entendre du bruit, c'eſt ſans doute le Roi qui s'approche avec ſes Miniſtres & les autres perſonnes de ſon Conſeil. Je me hâte de retourner auprès de la Reine.



SCENE

SCENE II.

CASIMIR, OKRUTNOSKI, LE GRAND MARECHAL, LE VICE-CHANCELIER, LE GRAND TRESORIER ET AUTRES MINISTRES ET SENATEURS.

Casimir entre accompagné de ceux qui doivent composer son Conseil; Okrutnoski va au devant de lui pour faire suite. Le Roi s'assied sur son trône & chacun se place après lui selon son rang.

CASIMIR.

Messieurs, la gloire & le bonheur de la Patrie, voilà ce qui nous rassemble aujourdhui. Si le Ciel, en me donnant le sceptre, m'établit en quelque sorte le Père des Citoyens, vous devez m'aider à faire leur félicité. Ce n'est pas l'ouvrage d'un moment,

ment, mais le moment eſt arrivé où il faut le commencer. L'ouverture prochaine de la Diète nous en fournit l'occaſion. C'eſt à nous à dépouiller les préjugés pour éxaminer les différents points de l'adminiſtration avec la plus grande impartialité? c'eſt à nous à rechercher & à propoſer à la Nation aſſemblée la meilleure forme de gouvernement, afin que le ſuffrage général en aſſure la ſolidité. Ainſi, Meſſieurs, je ne ſuis pour cet inſtant que le premier Citoyen, je vous propoſerai mes idées, & vous me ferez vos obſervations avec cette franchiſe que j'éxige de tous ceux qui m'aiment. J'eſpére que vous comblerez mes déſirs & que le ſuccés couronnera nos eſpérances. Un ſonge que j'ai eu la nuit dernière ſemble me le promettre. Ce n'eſt pas que je croye aux ſonges, ce n'eſt pas que je règle ma con-

conduite d'aprés les ſonges, mais celui ci s'accorde ſi bien avec ma façon de penſer, eſt ſi conforme à mes ſouhaits, que je ne puis m'empêcher de vous en faire part.

Un jeune homme d'une, figure aimable m'a pris par la main & m'a conduit dans l'appartement d'une femme vénérable & majeſtueuſe, qui avec quelque apparence de ſanté, ne laiſſoit pas d'être malade. Ses vêtemens étoient tiſſus d'or & d'argent, une couronne d'acier poli ornoit ſa tête à demi-raſe, elle avoit à ſon côté un large cimeterre, ſes pieds chauſſés d'un cothurne fouloient une gerbe de bled entourée de chaînes & ſur ſa poitrine brilloit en caractéres de diamant. SARMATIA. Le Génie m'a dit alors: " Conſidère cette femme ; „ elle peut donner l'immortalité à celui „ qui la guérira. A ce prix elle a dû trou-

„ ver beaucoup de Médecins. Aucun n' a
„ deviné ſa maladie. Tous lui ont admi-
„ niſtré des rèmedes contraires à ſa ſitua-
„ tion. Les uns lui ont fait obſerver la
„ diète la plus rigoureuſe, les autres ont
„ ſurchargé ſon eſtomach de nourriture,
„ d' autres connoiſſant ſon génie guerrier,
„ lui ont ordonné de tirer ſon cimeterre
„ & de ſe faire à elle même des bleſſures,
„ dont la vûe pourroit lui être agréable.
„ Aucun n'a réuſſi. Eprouve ſi tu ne feras
„ pas plus heureux. " Quoique je n' eûſſe jamais profeſſé la médecine, l' eſpoir de l'immortalité m' encouragea. J' éxaminai attentivement & je crus m'appercevoir, que la gerbe de bled, que cette femme fouloit aux pieds, la mettoit dans une ſituation gênante & que ſa couronne d' acier poli avoit fait à ſa tête nue de douloureuſes écorchures.

Je

Je fis placer cette couronne ſous ſes pieds & la gerbe de bled ſur ſa tête. Sa figure pâle brilla auſſitôt des plus vives couleurs, ſes vêtemens devinrent plus éclatants, elle ſe leva, m'embraſſa par reconnoiſſance, mais retomba auſſitôt. Elle étoit encor trop foible. Cependant ſon mal étoit diminué. Je vis dans peu arriver une foule de Médecins attirés par la grandeur de la récompenſe. Il en vint de Suède, de France, d'Allemagne & de beaucoup d'autres païs. Ils ne s'accorderent pas plus que les premiers. La gerbe de bled & la couronne reprirent bientôt leur ancienne place. Les vêtemens perdirent leur éclat & la figure ſes couleurs. On lui fit de grandes plaies, qui ne la guérirent pas, on lui donna des ſoporifiques, qui n'eurent pas plus d'effet. Vint enfin, après tous les autres, un jeune

Médecin Polonois qui s'étoit caché dans la foule par modeſtie. Il n'eût pas même encor ouvert la bouche, s'il ne s'étoit apperçû qu'on alloit la faire mourir. Il s'approcha modeſtement & la ſupplia à genoux, d'eſſayer ſes remédes, avant de ſe laiſſer déchirer ſi cruellement. Elle le permit. Auſſitôt le jeune Médecin ôta la couronne d'acier, la remit ſous ſes pieds, prit la gerbe de bled à laquelle il ôta la chaîne, puis en forma une couronne dont il para ſa tête. Enſuite il fit placer autour d'elle, des globes, des ſphères, une lyre, un aſtrolabe, une équerre & des pinceaux. Au même inſtant cette femme reprit tout ſon éclat, elle ſe leva avec l'air d'une Divinité, on liſoit ſur ſa poitrine : SARMATIA NOVA. Elle ſe jetta au cou du jeune Médecin, en s'écriant : *Je ſuis guérie, à qui dois-je*

l'im-

l'immortalité ? Votre nom ? STANISLAS-AUGUSTE, répondit-il modeſtement. *Ah! mon fils, je ne t'avois pas reconnu, je t'avois donné la vie, tu me la rends, puiſsé je la conſerver encor par tes ſoins! Non, je ne veux plus pour Médecins que mes Enfans.*

Je me ſuis éveillé dans ce moment & je vous demande : ſi un ſonge de cette nature pouvoit être paſſé ſous ſilence. Qu'en penſez-vous, Fredro?

LE GRAND MARECHAL.

Sire, je crois bien plus, que nous devons l'étudier avec la plus grande attention & que, ce n'eſt qu'une allégorie qui a été inſpirée, à Votre Majeſté, par la Divinité. Il me ſemble que cette femme vénérable n'eſt autre choſe que la Patrie.

CASIMIR.

Je l'ai penſé de même & c'eſt ce qui m'afflige.

LE GRAND MARECHAL.

Sire, oserai-je vous demander pourquoi?

CASIMIR.

C'est, mon cher Fredro, que dans le songe je ne guéris pas la Patrie des maux qui l'accablent. Je ne parois qu'indiquer le remède.

LE GRAND MARECHAL.

C' est beaucoup, Sire, que d'ouvrir la route de la gloire aux Rois vos successeurs. Le premier qui confia sa vie aux eaux de l'Océan, a été surpassé par ceux, qui l' ont suivi. Ce n'en est pas moins un homme de génie, nous ne lui en aurons pas moins une éternelle obligation.

CASIMIR.

Enfin peu m'importe ma gloire, si je remplis les devoirs d'un Roi, si je rends mes sujets heureux autant que je le pourrai,

&

& c'eſt ce dont nous allons nous occuper. Bożydar, je vous prie d'écrire nos projets à meſure, que les avis ſeront conciliés ſur chaque partie de l'adminiſtration.

LE GRAND TRESORIER.

Sire, vous allez être obéi.

CASIMIR.

La première choſe qui a fixé mon attention, c'eſt le corps de la Juriſprudence. Si l'obſcurité de nos loix, ſi leur barbare ſingularité, permettoient aux hiſtoriens de les connoître, combien ils nous feroient rougir de nous mêmes! Nous pouvons éviter cette extrêmité, toujours honteuſe pour une Nation, par une refonte générale du Code de Législation, dont on chargera les membres de l'Etat les plus habiles & les mieux inſtruits.

OKRUTNOSKI,

Toute plauſible que paroiſſe cette idée

aux yeux de Votre Majeſté, je ſuis bien loin de l'approuver. Nos Ancêtres ont été nos Législateurs, c'eſt en obſervant ces mêmes loix qu'ils ſe ſont acquis cette gloire qu'ils nous ont tranſmiſe. Pourquoi nous écarter d'une route qu'il leur a été ſi utile de ſuivre ?

CASIMIR.

Je n'ai jamais douté de la ſagacité & de la prudence de nos Ancêtres, mais s'ils ſe ſont acquis de la gloire par leur Législation, ce n'eſt pas ſans doute par ces loix barbares qui ſont & ſeront toujours la honte de l'humanité, en même temps qu'elles annonceront la cruelle ignorance des temps où elles ont été portées. Nous ſommes aujourdhui plus éclairés, grace à la permiſſion que nous avons donnée aux Etrangers de nous apporter leurs lumières, grace à quel-

ques

ques Germains qui ſont déja venu s'établir parmi nous. Ce n'eſt pas que je prétende, qu'on doive toucher à ces loix fondamentales, qui feront de tout temps la gloire & la ſûreté de la Patrie, Dieu détourne un pareil malheur! Mais, lorſque les brigues, les factions, l'inhumanité, la convoitiſe règnent dans les tribun aux, faut-il les y laiſſer paiſiblement? Faut-il craindre de détruire ces loix inſenſées, qui permettent à l'intérêt ou aux caprices, de décider de la vie & de l'honneur des Citoyens? Quoi, pour terminer un procès, on fait écrire un ferment, que doit lire une des parties; s'il n'eſt pas proféré d'un ton ferme & bien articulé, ſi, au lieu d'un terme, on en employe un autre, ſi on héſite, quelque bon droit qu'on ait, on perd ſa cauſe, on devient même un objet d'averſion & de mépris! Et vous voulez

que

que cette infame loi ſubſiſte, malgré les cris de l' humanité & du patriotiſme ? Vous voulez, que la fraude devenue néceſſaire, achéve d' éteindre la confiance & de rompre tous les liens de la Société ! Non, reſpectons les loix juſtes conſacrées par leur antiquité, mais détruiſons ces uſages, que la corruption des mœurs, la licence des guerres, la barbarie en un mot ont pû introduire autrefois. N' eſt-ce pas actuellement votre façon de penſer ? Trouvez - vous quelque réponſe à mes obſervations ?

OKRUTNOSKI.

Aucune, Sire.

CASIMIR.

Ma ſeconde obſervation regarde les impôts. Je prévois de longues années de paix qui diminueront les beſoins de l'Etat. Il me paroît donc juſte de diminuer les impôts,

vû

vû que les dernières guerres ont considérablement appauvri les Citoyens.

OKRUTNOSKI *àpart.*

Que le signal tarde à faire entendre!

LE GRAND TRESORIER.

Cette proposition, Sire, est une nouvelle preuve de la bonté de votre cœur. L'humanité & la raison l'approuvent, mais l'humanité & la raison ne s'accordent pas toujours avec les besoins de l'Etat. Bien plus, Sire, si l'on vouloit les consulter, si l'on vouloit les satisfaire, il faudroit plutôt augmenter les impôts que les diminuer. Les fonds ne sont pas suffisans. Les dépenses qu'éxige votre Maison, sans nuire à la dignité du trône d'une Nation si jalouse de sa gloire....

CASIMIR *vivement.*

Ne les comptez pour rien, je vous prie.

S'il ne faut que les réduire pour décharger mon peuple d'une partie des impôts, réduisez les, rendez les nulles, s'il est possible. Que je sois comme le plus simple Citoyen, & je suis content. Encor une fois, mon cher Bożydar, mes sujets sont mes enfans: convient-il à un Père de famille de vivre dans l'abondance, quand ses enfans languissent dans la misère? Jettez un coup d'œil sévère sur toutes les dépenses que l'on fait dans ma Maison, concertez-vous avec Pelka, & retranchez tout ce qui n'est pas nécessaire pour la Majesté du trône & l'honneur de la Nation. De la sévérité, je vous prie, de la sévérité dans cet examen.

LE GRAND TRESORIER.

Monarque généreux, qui ne s'empresseroit de vous obéir? Qui refuseroit de coopérer avec vous au bonheur de la Patrie?

CASIMIR

CASIMIR.

Pardonnez moi ma troiſième obſervation, Meſſieurs. Elle eſt en faveur de mes Païſans. Ne penſez cependant pas que je veuille toucher à vos privilèges, ou dumoins à ce que vous regardez comme des privilèges. Ne croyez pas que je veuille rendre ces ruſtres à l'humanité en briſant les chaînes affreuſes qu'ils ſont forcés de traîner. Je ne chercherai pas à vous perſuader, qu'il eſt honteux qu'un homme décide ſelon les loix de ſon caprice, de la vie d'un grand nombre d'autres qui lui ſont ſoumis, ſans que les loix ou les tribunaux puiſſent empêcher leurs injuſtices. Je ne vous demanderai point de changer leurs peines, mais je vous conjurerai des les adoucir. Quoi! vous refuſeriez aux enfans de ces malheureux eſclaves ou à leurs plus proches parents ce qu'ils

peuvent

peuvent laisser en mourant ! Vous voudriez leur ôter la seule consolation, le seul lien qui les fasse ressouvenir qu'ils tiennent encor à la société ! Ah, Messieurs, soyez sensibles à la voix de la Nature. Que le bien de chaque Païsan mourant, soit dévolu à ses enfans ou à ses plus proches parents. Qu'on ne leur arrache pas dumoins jusqu'aux apparences de la liberté.

OKRUTNOSKI.

Cette demande peut être juste, Sire, mais je n'y consentirai jamais. Votre Majesté éxige de la franchise dans nos réponses & j'en mets dans la mienne. Non, Sire, cette demande est, à mon avis, contraire à nos constitutions & d'ailleurs tourne au détriment de la Noblesse. Nous serons par là privés d'une partie de nos revenus....

CASIMIR.

CASIMIR.

Eh bien, Okrutnoſki, je ſuis raiſonnable, je ne veux rien par la force. Je ferai ma propoſition à la Nation aſſemblée, vous vous y oppoſerez & ſi vous avez beaucoup de partiſans, je ſerai de votre avis. Rendez-moi la pareille.

OKRUTNOSKI.

Rien ne me fera changer, Sire, telle eſt ma façon de penſer.

CASIMIR.

A la bonne heure, mais j'en appelle à la Nation & la Nation vous apprendra vos devoirs.

OKRUTNOSKI *à part.*

N'entendrai-je jamais ce ſignal heureux?

CASIMIR.

Monſieur le Grand Maréchal, en venant au Conſeil vous aviez, m'avez-vous dit, quelque propoſition à nous y faire.

LE GRAND MARECHAL.

Sire, les malheurs des temps, les ravages de la guerre, avoient déjà fait le plus grand tort à quelques uns de vos ſujets, lors de cette nouvelle irruption des Tartares. Votre Majeſté les a vaincus, mais leur retraite même, quoique précipitée, a été funeſte aux lieux de leur paſſage. Les campagnes ont été déſolées, les villages brûlés. J'aurois déſiré que Votre Majeſté dédommageât les poſſeſſeurs de ces terres ravagées, dont j'ai l'honneur de lui remettre la liſte.

CASIMIR *liſant.*

Rien de plus naturel. Quoi! Bożydar, trois de vos villages ont été brûlés!

LE GRAND TRESORIER.

Oui, Sire, mais ſi vous daignez me combler de bienfaits, je ne les accepte que

pour

pour les répandre ſur mes pauvres Païſans. Ils ont plus ſouffert que moi.

CASIMIR.

Que j'aime ces beaux ſentimens! Ah! Bożydar, on vous reconnoit toujours. Mais le Seigneur Okrutnoſki a des terres voiſines & elles ont été épargnées!

OKRUTNOSKI.

Non, Sire, j'ai éprouvé le même ſort que le Seigneur Bożydar.

CASIMIR.

On doit vous rendre la même juſtice. Pourquoi donc, Fredro, n'avez vous pas inſcrit le Sénateur Okrutnoſki? Je prétends qu'il ſoit dédommagé & cet oubli qui ſemble affecté doit être réparé par une plus

grande récompenſe. (*On entend le ſignal.*)

OKRUTNOSKI.

(*aux genoux du Roi.*)

Ah! Sire, devois-je m'attendre à cet excès de bontés? C'étoit donc un Roi ſi bon, ſi généreux que j allois...

CASIMIR.

Ne pourſuivez pas, mon cher Okrutnoſki, je ſuis inſtruit de tout, on ne ſçait rien, relevez-vous & ſoyons amis. (*Okrutnoſki reſte toujours à ſes pieds.*)

SCENE DERNIERE.

LES MEMES, HEDWIGE.

CASIMIR.

Relevez vous donc, Okrutnoſki, je n'ai jamais rien redouté...

HEDWIGE.

HEDWIGE.

(un poignard à la main, on l'entend même avant de la voir.

Okrutnoſki, tout-eſt-il conſommé.

CASIMIR.

Oui, Madame, tout eſt conſommé.

HEDWIGE.

(ſe poignarde.)

Ah! Ciel!

CASIMIR

(accourant à elle.)

Qu'avez vous fait, Madame?

HEDWIGE.

Qu' avez-vous fait vous même? Comment aves vouz gagné ce traître que j' abhorre.

OKRUTNOSKI.

OKRUTNOSKI.

Il a été bon, il a été juste ou plutôt il a été Roi.

F I N.



